

peu exploré ces thématiques faisant pourtant l'objet de nombreuses recherches pour d'autres périodes de l'histoire ou d'autres disciplines, depuis l'apparition de l'« umbrella concept of transgender » dans les années 1990. Les pratiques transgenres (en particulier le travestissement) tout comme leurs représentations littéraires et figurées et leurs interactions avec les normes juridiques sont examinées à travers les treize contributions de l'ouvrage, qui couvre un arc spatio-temporel fort large, depuis l'Égypte pharaonique jusqu'à l'Antiquité tardive. Les éditeurs entendent souligner l'interdépendance entre les perceptions anciennes du travestissement et des dynamiques transgenres, la construction culturelle de ces représentations et leur entrelacement dans les pratiques et discours politiques, sociaux et religieux. On peut regretter que les éditeurs ne définissent pas clairement dans leur préface ce qu'ils entendent précisément par « cross-dressing » et surtout « transgender ». La lecture de l'ouvrage laisse comprendre que ce dernier terme est utilisé dans une acception très large (« umbrella term ») et qu'il englobe également les travestis. C'est d'ailleurs principalement le travestissement qui fait l'objet de ce volume. Le premier chapitre, de l'un des éditeurs, F. Carlà-Uhink, fournit une série de réflexions sur les dynamiques transgenres dans le monde gréco-romain, avec une attention particulière pour le travestissement. Dans ce chapitre qui remplit en fait la fonction d'introduction, l'auteur explicite notamment en quoi une catégorie moderne « transgenre » peut être utilisée pour qualifier certaines formes de comportement antiques. Les trois autres chapitres de cette première section, portant sur les dynamiques transgenres dans l'espace politique et social, évoquent le travestissement à Rome, entre normes et pratiques (A. Raggi) ; des exemples de travestissement à la fin de la République et durant le Haut-Empire (D. Campanile) ; les travestis dans les discours littéraires sous l'Empire (M. Icks). Dans la deuxième section sont envisagés les rapports entre dynamiques transgenres et sphère sacrée, avec des contributions de V. Simini sur le travestissement et la symbolique sexuelle de la sphère divine dans l'Égypte pharaonique ; de F. La Guardia sur des aspects du travestissement dans les mythes et rituels grecs ; de M. Facella sur le travestissement entre Grèce et Orient ; de Ch. O. Tommasi, sur le travestissement dans la religion et la littérature tardo-antiques. La troisième partie examine le transgenre comme élément d'un discours littéraire subversif, à travers les *Thesmophoriazousae* d'Aristophane (E. Medda), la déclamation romaine (C. Stoffel), le travestissement de femmes en hommes, à partir des exemples de la Clodia de Cicéron et de la Camilla de Virgile (B. Xinyue). La dernière section, intitulée « mythes transgenres », compte deux articles, l'un sur l'histoire du mythe d'Achille à Scyrons (F. Guidetti), l'autre sur *Hercules cinaedus*, héros efféminé chez les polémistes chrétiens. – Index général et index des sources. Exprimons *in fine* deux regrets, sans rapport avec le contenu : les notes sont rejetées en fin de chapitre, ce qui ne facilite pas la vérification des références ; le prix de l'ouvrage est fort élevé.

Françoise VAN HAEPEREN

Anne BIELMAN SÁNCHEZ, Isabelle COGITORE & Anne KOLB (Ed.), *Femmes influentes dans le monde hellénistique et à Rome (III^e siècle av. J.-C. – I^{er} siècle ap. J.-C.)*. Grenoble, Ellug, 2016. 1 vol. 15 x 23cm, 260 p. (COLLECTION DES PRINCES) Prix : 25 €. ISBN 978-2-84310327-8.

Issu de la Collection « Des Princes » dirigée par I. Cogitore – collection ayant pour but de « trouver des angles d’attaque, des outils critiques adaptés, voire de nouvelles méthodes de travail » pour « retrouver, analyser, pour ainsi dire de l’intérieur, une représentation de la politique » –, cet ouvrage est le résultat de la réflexion de quatorze chercheurs·euses spécialistes de l’histoire politique de France, Suisse, Italie et Allemagne. La volonté de ceux-ci est de réfléchir à l’identité de ces femmes de l’Antiquité gréco-romaine que l’on peut appeler « influentes », dans une acception large du terme, à travers des sources littéraires, épigraphiques et numismatiques. – S’il s’agit d’un ouvrage collectif, celui-ci n’est pas une simple juxtaposition d’études ayant uniquement un thème commun qui les chapeaute. Les éditrices ont en effet fait le pari (réussi) d’utiliser une méthode comparatiste avec des discussions entre les quatorze chercheurs ayant contribué à cet ouvrage. Elles ont également pensé à appliquer des précautions méthodologiques communes, notamment celle de toujours avoir à l’esprit les pratiques discursives propres aux types de sources utilisées. Ainsi, avant la rédaction des versions définitives des neuf études que compte l’ouvrage, les auteur·e·s se sont réuni·e·s en deux tables rondes : l’une où les « romanistes » présentaient leurs recherches et où les spécialistes de la période hellénistique avaient pour tâche de jouer le « rôle d’agitateurs de pensée » ; et l’autre pour la période hellénistique où les rôles entre spécialistes étaient inversés. Si la méthode de travail a été, pour ces « laboratoires », de séparer période hellénistique et période romaine, le résultat final n’est pas aussi binaire, les auteur·e·s ayant eu le souhait de réfléchir à la thématique sur le temps long, dans une volonté de comparaison et d’interrogation pour tout le bassin méditerranéen antique. Ainsi, à la suite des différentes discussions et rencontres entre les auteur·e·s, les éditrices ont dressé une liste de vingt-trois thèmes qui revenaient plus ou moins constamment dans les études de chacun·e. Elles ont alors décidé de répartir celles-ci selon la présence ou non de certains de ces thèmes en deux parties : la première traite ainsi des atouts de la réussite féminine, alors que la seconde aborde les exercices d’un pouvoir par les femmes. – La première partie rassemble cinq études consacrées aux femmes qui sont soit bénéficiaires d’actions masculines (via leur dot, un testament ou des réseaux constitués par des hommes), soit instrumentalisées par leurs parents masculins (avec des alliances matrimoniales, par exemple). M. Widmer, dans le premier chapitre, démontre quelle était l’implication d’Apamée dans la construction du royaume séleucide en étudiant un décret honorifique de Milet daté de 299 av. n. è. mais aussi en s’intéressant aux cités nommées Apamée. S’ensuit la contribution de M. D’Agostini qui analyse les témoignages littéraires antiques relatifs à Laodice et à Bérénice, les veuves d’Antiochos II, dans le but de déterminer quel était le rôle des femmes de la maison royale séleucide. J. Bartels, dans le troisième chapitre, s’intéresse quant à lui à l’image littéraire des filles de rois hellénistiques à travers l’*Abrégé des histoires philippiques* de Justin, en constatant que celle-ci se conforme en général à l’idéal du comportement féminin romain (c’est-à-dire passive et obéissante envers la figure paternelle), alors que l’attitude des reines-mères hellénistiques est présentée comme étant transgressive. Dans le quatrième chapitre de cette première partie, F. Delrieux et M.-C. Ferriès étudient les portraits de femmes sur les monnaies provinciales romaines à la fin de la République et au début de l’Empire, souhaitant ainsi démontrer non pas le pouvoir de ces femmes en tant que tel mais plutôt le fait que ces femmes sont le reflet d’une autorité existante

par ailleurs. Enfin, F. Cenerini prouve, par le biais de l'analyse du mariage de Séjan et Claudia Livia Julia d'une part et de C. Silius et Valéria Messaline d'autre part, que le mariage avec une *Augusta* peut jouer le rôle de légitimation pour le mari en vue de l'obtention du pouvoir impérial. – Quatre chapitres composent la deuxième partie, intitulée « L'exercice d'un pouvoir par les femmes ». A. Bielman Sánchez et G. Lenzo présentent les figures de Cléopâtre I, fille du Séleucide Antiochos III et épouse du Lagide Ptolémée V, et de sa fille, Cléopâtre II qui se distinguèrent des autres reines ptolémaïques en matière de pouvoir décisionnel. Les auteures basent leur analyse sur la position institutionnelle de ces deux femmes et les titres qui leur sont conférés dans les documents officiels d'une part et sur leurs actions en politique intérieure et extérieure d'autre part. Ensuite, T. M. Lucchelli et F. Rohr Vio étudient l'épisode célèbre de la protestation des matrones romaines dont la porte-parole était Hortensia, fille de Quintus Hortensius Hortalus, en 42 av. n. è., afin d'empêcher la levée des fonds auprès de celles-ci pour financer la campagne imminente en Orient contre les Césaricides. Les deux auteurs y démontrent que la volonté des *triumviri* de s'en prendre au riche patrimoine – qui était uniquement entre les mains des matrones – était une manœuvre pour affaiblir le parti des Césaricides. Le troisième chapitre, rédigé par C. Kunst, est consacré à trois formes d'intervention politique de femmes sous la République romaine, à savoir les interventions en faveur d'épouses d'hommes influents, les interventions en faveur d'hommes de la famille et les interventions en public (la *supplicatio*). L'auteure démontre ainsi que les femmes agissaient surtout en temps de crise et presque toujours dans un contexte familial et matrimonial. Finalement, L. Burckhardt, à partir de témoignages littéraires et épigraphiques de l'époque impériale, étudie l'influence que pouvaient avoir certaines femmes en leur qualité de sœurs, notamment grâce à des mariages calculés, mais aussi en jouant des rôles subsidiaires dans les devoirs funèbres, les représentations officielles ou encore dans la sauvegarde de la moralité et des normes et dans le maintien de la famille et de sa descendance. – Chacune des deux parties de l'ouvrage est précédée d'une introduction expliquant le choix du titre et se termine par une synthèse (d'A. Bielman Sánchez pour la première et d'A. Kolb pour la seconde) rappelant quels étaient les enjeux et les questions que les auteur·e·s se sont posés et ce que l'on peut conclure des différentes études. Il y a en outre un réel dialogue entre les deux parties, chacune des synthèses faisant également allusion aux études de l'autre partie. A. Bielman Sánchez conclut l'ouvrage en faisant un retour sur la liste des vingt-trois thèmes établie au départ et pointe notamment du doigt les éléments de convergence et de divergence entre la Grèce hellénistique et la Rome tardo-républicaine et impériale. L'impression (agréable) qui se dégage après la lecture de cet ouvrage est que celui-ci est le résultat d'une véritable réflexion entre les différent·e·s auteur·e·s.

Héloïse MALISSE

Dorota DUTSCH & Ann SUTER (Ed.), *Ancient Obscenities. Their Nature and Use in the Ancient Greek and Roman Worlds*. Ann Arbor, University of Michigan Press, 2015. 1 vol., 366 p., 14 ill. Prix : 90 US \$ (relié). ISBN 978-0-472-11964-6.